À trois arrêts de chez toi

Se retrouver devient de plus en plus facile. Parler du départ devient de plus en plus difficile.



Laura Bellini

À trois arrêts de chez toi

Se retrouver devient de plus en plus facile. Parler du départ devient de plus en plus difficile.

Laura Bellini

ROMANS

ISBN: 9788384903926

ALL-IN Rafał Płonkowski

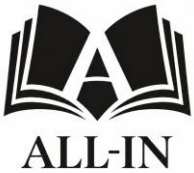


TABLE DES MATIÈRES

INTRO 5

Chapitre 1 - La carte des choses qu'on ne peut pas retenir 13

Chapitre 2 - Un contrat sans petites lignes 26

Chapitre 3 - L'arrêt qui ne figurait pas sur la carte 37

Chapitre 4 - Un dîner où l'on ne parle pas de travail..... 48

Chapitre 5 - Le droit de dire non 59

Chapitre 6 - À un souffle de distance..... 70

Chapitre 7 - Entre deux arrêts 81

Chapitre 8 - L'endroit où l'on laisse le monde derrière la porte..... 92

Chapitre 9 - Les histoires qui méritent d'être préservées..... 103

Chapitre 10 - Tout ce que nous ne nous étions pas dit auparavant..... 115

Chapitre 11 - Une place pour une deuxième brosse à dents..... 127

Chapitre 12 - Une échéance qui ne figurait pas dans l'agenda..... 139

Chapitre 13 - Le prix des belles promesses 151

Chapitre 14 - Ce que nous avons peur de perdre 161

Chapitre 15 - La date qu'il ne voulait pas prononcer..... 172

Chapitre 16 - Le silence après le dernier tramway 184

Chapitre 17 - Les chemins que nous choisissons nous-mêmes..... 194

Chapitre 18 - Le premier pas sans garantie..... 204
Chapitre 19 - Une carte où il y a de la place pour deux..... 215
Chapitre 20 - À trois arrêts de chez moi 227

INTRO

Si j'avais réussi à prendre le tramway précédent ce matin-là, je n'aurais probablement jamais rencontré Adam Wilga. Et si je n'avais pas rencontré Adam, je penserais peut-être encore que les décisions les plus sûres sont celles qu'on prend seule, sans demander l'avis de personne.

Mais j'avais raté mon tramway de quatre minutes exactement.

J'attendais à l'arrêt de la place Wszystkich Świętych, un tube contenant mes tirages coincé sous le bras et, dans l'autre main, mon téléphone qui, depuis six heures du matin, s'obstinait à me rappeler tout ce que je n'avais pas encore fait. Cracovie sentait la pierre mouillée et le café de la boulangerie voisine. La lumière de novembre était si pâle qu'on aurait dit que quelqu'un avait oublié de terminer l'illustration du ciel.

Sur l'écran de mon téléphone s'affichait un message de Marta, mon agente.

Luiza, j'ai besoin de ta confirmation définitive d'ici vendredi. La résidence artistique à Copenhague ne va pas t'attendre. C'est vraiment une occasion en or.

Je le savais.

J'avais trente-quatre ans, je travaillais à mon compte, je louais le même appartement depuis six ans et j'avais suffisamment d'expérience pour savoir que les grandes occasions se présentaient rarement au bon moment. Depuis des mois, je travaillais sur une série personnelle d'illustrations urbaines. La résidence à Copenhague représentait deux mois de travail au calme, une exposition et

la possibilité de me faire une place sur un marché où personne ne me demanderait si je pouvais refaire quelque chose de semblable, mais en plus coloré.

Je voulais partir. Je le voulais vraiment.

Et pourtant, je n'arrivais pas à appuyer sur le bouton qui confirmerait ma participation.

Le tramway numéro huit arriva dans son grincement métallique caractéristique. Je montai par les dernières portes, me faufilai entre deux étudiantes et un vieux monsieur portant un sac de courses, puis m'installai près de la fenêtre. Je posai le tube contre mes genoux et glissai mon téléphone dans la poche de mon manteau.

Ce fut seulement à cet instant que je remarquai l'homme debout en face de moi.

Il avait les cheveux sombres, un peu trop longs au-dessus du col de son manteau bleu marine, et le visage de quelqu'un qui n'éprouvait pas le besoin de prouver au monde qu'il était pressé. Dans une main, il tenait un livre ; dans l'autre, un gobelet de café en carton. Il lisait debout dans un tramway en mouvement, avec l'assurance de quelqu'un qui faisait cela depuis des années.

Ce ne fut pourtant pas son apparence qui éveilla mon intérêt, mais la façon dont il referma son livre lorsqu'une dame âgée tenta de déplacer un sac trop lourd.

Sans faire étalage de sa courtoisie, il posa son gobelet sur le large rebord de la fenêtre, l'aida, puis reprit sa lecture.

Je me dis qu'il était rare de rencontrer des gens capables de faire attention aux autres sans attendre de reconnaissance en retour.

Puis le tramway freina brusquement.

Le tube m'échappa, heurta le sol et roula droit sous ses chaussures.

— Je crois que ceci essaie de vous échapper, dit-il.

Il le ramassa avant même que j'aie eu le temps de me lever.

— Ce n'est pas la première fois. Mes projets ont tendance à prendre des décisions tout seuls.

Il sourit, mais pas comme ces gens qui préparent déjà leur prochaine réplique spirituelle.

— Peut-être savent-ils où ils veulent aller.

— Dans ce cas, ils sont plus intelligents que moi.

Il me tendit le tube. Je remarquai une trace d'encre bleue sur ses doigts. Il avait aussi une petite cicatrice près du pouce, manifestement ancienne. Je relevai ces détails par habitude professionnelle. Les illustrateurs observent les mains, les postures, les lignes particulières des visages. Je me répétai que c'était uniquement pour cette raison que je l'avais regardé un peu plus longtemps que nécessaire.

— Qu'est-ce qu'il y a à l'intérieur ? demanda-t-il.

— Un Cracovie qui n'existe pas.

Il haussa les sourcils.

— Ça a l'air d'un endroit plutôt intéressant.

— Ce sont des illustrations pour un album indépendant. Une ville composée des souvenirs de ses habitants. Des rues légèrement déplacées, des bâtiments vus à travers les yeux de gens qui ne s'en souviennent pas comme ils apparaissent sur les cartes.

Pendant un instant, il fixa le tube avec une telle concentration qu'on aurait dit qu'il essayait réellement de voir les dessins dissimulés à l'intérieur.

— Donc, une carte de ce qui est resté dans la mémoire des gens plutôt que de ce qui est resté dans les rues ?

C'était la définition la plus juste que quiconque ait jamais donnée de mon projet.

Même Marta, qui savait parfaitement vendre mes idées, le présentait généralement comme un voyage sentimental à travers l'architecture de Cracovie.

— C'est exactement ça, répondis-je plus doucement.

— J'aimerais beaucoup la voir.

Ce n'était pas dit sur le ton d'une tentative de séduction. Cela ressemblait davantage à une curiosité sincère qui, pour une raison obscure, me parut plus intime qu'un compliment.

— Elle n'est pas encore terminée.

— Les choses les plus intéressantes le sont rarement.

Je jetai un coup d'œil à son livre. Sur la couverture figurait un recueil de nouvelles de Bruno Schulz, très abîmé, avec les coins cornés.

— Vous lisez des classiques dans le tramway ?

— Je travaille dans une bibliothèque. C'est un risque du métier.

— Et moi qui pensais qu'après leur journée de travail, les bibliothécaires en avaient assez des livres.

— Certains en ont surtout assez des gens. Les livres sont parfois plus prévisibles.

J'éclatai de rire avant de pouvoir me retenir.

Ce fut alors qu'il me regarda pour la première fois d'une manière complètement différente. Ni plus longuement ni avec davantage d'insistance, mais avec un plaisir manifeste, comme si mon rire était quelque chose qu'il attendait sans avoir su jusque-là qu'il l'attendait.

Le tramway traversa un carrefour. Derrière la vitre défilèrent les façades humides des immeubles anciens, la devanture d'un fleuriste et un homme qui poussait un vélo équipé d'un siège enfant vide.

— Adam, dit-il pour se présenter.

— Luiza.

— Enchanté, Luiza.

J'aimais quand quelqu'un prononçait mon prénom sans se presser. Adam le fit avec un naturel tel que, pendant un instant, j'eus envie de l'entendre le répéter.

Son téléphone vibra. Il baissa les yeux vers l'écran et, pendant une fraction de seconde, son visage perdit son expression détendue. Je n'eus le temps d'apercevoir que le début de la notification : Confirmation de la date…

Instinctivement, il retourna son téléphone contre son manteau pour en dissimuler l'écran.

— Excusez-moi, dit-il. Des questions d'organisation.

— Je connais bien ce genre de problèmes.

— Malheureusement, ils prennent parfois des proportions considérables.

Il y avait dans sa réponse quelque chose que je ne parvenais pas à identifier. Ce n'était ni de la tristesse ni de l'agacement. Plutôt la fatigue d'une décision qui avait déjà été prise.

Le tramway ralentit.

— Je descends ici, annonça-t-il en refermant son livre.

J'éprouvai une déception disproportionnée. Après tout, nous n'avions parlé que quelques minutes. Je ne connaissais pas son nom de famille, j'ignorais dans quelle bibliothèque il travaillait et je n'avais absolument aucune raison d'espérer que cette rencontre aurait une suite.

— Bonne chance avec votre Cracovie qui n'existe pas, ajouta-t-il.

— Et vous, avec vos livres prévisibles.

Il allait déjà s'éloigner lorsqu'il regarda de nouveau mon tube.

— Si vous avez un jour besoin des récits des habitants, passez à la bibliothèque de la rue Kalwaryjska. Les gens y laissent davantage d'histoires qu'on ne peut en trouver sur les étagères.

— C'est une invitation professionnelle ?

Il hésita si brièvement que quelqu'un de moins attentif ne l'aurait probablement pas remarqué.

— Pour l'instant, oui.

Les portes s'ouvrirent. Il descendit et je le regardai à travers la vitre tandis qu'il boutonnait son manteau et se dirigeait vers le passage piéton. Il ne se retourna pas tout de suite. Ce fut seulement lorsque le tramway commença à repartir qu'il releva la tête.

Nos regards se croisèrent à travers la vitre sale, couverte de pluie.

Il sourit.

Je lui rendis son sourire.

Mon téléphone vibra de nouveau dans ma poche. Le message de Marta me rappelait que vendredi était la date limite. J'ouvris le formulaire de la résidence artistique. Toutes les rubriques étaient remplies. Il ne manquait plus qu'une confirmation.

Je posai le doigt sur l'écran, mais au lieu de valider mon départ, j'ouvris le plan de Cracovie.

Je cherchai l'emplacement de la bibliothèque de la rue Kalwaryjska.

Trois arrêts après celui où je descendais chaque après-midi.

Seulement trois.

Je rangeai mon téléphone et observai mon reflet dans la vitre. Je ne savais pas encore si Adam Wilga aurait envie de voir mes illustrations, ni même s'il se souviendrait du prénom de cette femme dont le tube avait tenté de prendre la fuite. Je savais seulement que, pour la première fois depuis de nombreuses semaines, je venais de penser à autre chose qu'à une échéance, à mon projet et à l'avion pour Copenhague.

Le tramway s'arrêta à ma station.

Je pouvais descendre, retourner à mon atelier et reprendre le cours de cette vie que j'avais si soigneusement organisée.

Et pourtant, lorsque les portes s'ouvrirent, je me demandai, pendant une seconde déraisonnable, ce qui se passerait si, au lieu de descendre, je poursuivais mon trajet de trois arrêts supplémentaires.

Et pourquoi l'idée de revoir cet inconnu me paraissait-elle soudain plus difficile à écarter que celle du voyage auquel j'aspirais depuis des mois ?

Chapitre 1 - La carte des choses qu'on ne peut pas retenir

Le vendredi matin, je décidai que je n'irais pas chercher Adam Wilga.

C'était une décision raisonnable, adulte et parfaitement conforme à toutes mes convictions. J'avais deux commandes importantes à terminer, un album inachevé et une date limite pour confirmer ma participation à la résidence artistique de Copenhague. Je n'avais besoin d'aucune raison supplémentaire de me laisser distraire, surtout pas d'une raison qui avait les cheveux sombres, une voix calme et le don de prononcer une seule phrase parfaitement juste à propos de mes illustrations.

Pourtant, à neuf heures quarante, j'étais assise dans un tramway en direction de Podgórze, une chemise remplie de croquis sur les genoux et une explication soigneusement préparée pour justifier ma visite à la bibliothèque de la rue Kalwaryjska.

Cette explication était simple : j'avais besoin de documentation pour mon projet.

Et c'était même vrai.

Depuis deux jours, je réfléchissais à l'idée qu'Adam m'avait suggérée. Ma carte des souvenirs ne devait pas nécessairement se limiter à des dessins issus de mon imagination. Elle pouvait intégrer de véritables histoires d'habitants, des fragments de textes et des lieux qui restaient invisibles dans les guides touristiques ordinaires. Un immeuble où quelqu'un avait attendu pendant trente ans le retour de la personne aimée. Un arrêt de tramway où une

femme lisait chaque jour les lettres de son fils. Une cour dans laquelle on organisait autrefois des lectures en soirée.

J'avais suffisamment d'expérience pour savoir qu'un tel projet exigeait davantage que de jolies images. Il me fallait des sources, des entretiens et l'autorisation des personnes dont je souhaitais utiliser les souvenirs. La bibliothèque pouvait constituer un excellent point de départ.

Seulement, rien ne m'obligeait à choisir précisément celle-là.

Lorsque j'entrai, je fus accueillie par cette odeur familière de papier, de poussière et de manteaux mouillés. De hautes étagères divisaient l'espace en allées intimistes, tandis qu'une lumière laiteuse pénétrait par les grandes fenêtres. À l'une des tables, un homme âgé lisait son journal ; un peu plus loin, deux fillettes feuilletaient un album consacré aux animaux. Derrière le comptoir se trouvait une femme portant des lunettes retenues par une chaînette rouge.

— Bonjour. Je cherche monsieur Adam Wilga.

La femme leva les yeux.

— Adam anime une rencontre dans la salle au bout du couloir. Il devrait bientôt avoir terminé. Je peux vous aider ?

— Je voulais discuter de documents concernant l'histoire de Podgórze.

— Alors vous êtes au bon endroit. Installez-vous, je vous en prie.

Je choisis une table près de la fenêtre et sortis mon carnet de croquis. Je ne tenais pas à ressembler à une femme qui avait volontairement parcouru trois arrêts supplémentaires parce qu'un inconnu s'était souvenu de son

prénom. J'ouvris donc mon carnet, pris un crayon et commençai à dessiner l'intérieur de la bibliothèque.

Quelques minutes plus tard, j'entendis une voix familière.

— Je savais bien que le Cracovie qui n'existe pas finirait par avoir besoin d'une bibliothèque.

Je relevai la tête.

Adam se tenait près de ma table, deux livres sous le bras. Il avait retiré son manteau. Dans son pull vert foncé, il paraissait moins formel que dans le tramway et, en même temps, davantage comme quelqu'un que je pouvais imaginer dans mon quotidien. Ses manches étaient retroussées jusqu'aux avant-bras. Une trace d'encre bleue marquait toujours le côté de son doigt.

— Ne te flatte pas, répondis-je. Je suis venue chercher des sources.

— Bien sûr.

— Vraiment.

— Je te crois. Même si j'ai l'impression que tu avais préparé cette réponse avant d'entrer.

Je refermai mon carnet.

— Tu es toujours aussi sûr de tes interprétations ?

— Seulement quand quelqu'un me regarde comme s'il envisageait de me dessiner un nez particulièrement imposant.

J'éclatai de rire.

Adam prit place en face de moi, mais pas avant d'avoir désigné la chaise d'un geste interrogateur. J'appréciai cette petite attention bien davantage que je n'aurais dû. Les hommes avec lesquels j'avais travaillé auparavant

considéraient souvent l'espace des autres comme quelque chose qu'il suffisait d'occuper avec suffisamment d'assurance.

— Tu me montres ce sur quoi tu travailles ? demanda-t-il.

J'hésitai un instant. Mes croquis n'étaient pas encore prêts à être présentés au public. D'habitude, je ne les montrais que lorsque je pouvais orienter la réaction de mon interlocuteur grâce à une explication soigneusement élaborée. Mais Adam n'avait pas l'air d'un homme qui attendait une présentation parfaite.

J'ouvris ma chemise.

Sur la première planche figurait un fragment de la rue Józefińska. Les façades des immeubles se dissolvaient dans des lignes évoquant la pluie, tandis que de délicates silhouettes d'anciens habitants semblaient surgir des fenêtres. Sur une autre, j'avais dessiné un pont vu à travers les yeux d'une petite fille qui en gardait le souvenir d'une construction immense et dangereuse.

Adam examina les illustrations sans se presser.

— Qui t'a raconté l'histoire de ce pont ?

— Ma grand-mère. Quand elle était petite, elle avait peur de traverser la Vistule. Elle disait qu'à cette époque, le fleuve semblait capable d'emporter quelqu'un simplement parce qu'il l'avait regardé.

— C'est une très belle phrase.

— Ma grand-mère avait un certain talent pour l'exagération.

— Ou peut-être pour raconter des histoires.

Il tourna une autre planche.

— Tu sais ce qui me manque ici ?

Je me préparai à une critique.

— Des couleurs ? Des personnages ? Une meilleure perspective ?

— Des voix.

Je le regardai.

— Pardon ?

— Ces lieux racontent déjà quelque chose, mais le public n'a accès qu'à ton interprétation. Si de courts souvenirs des habitants accompagnaient les illustrations, la carte gagnerait une dimension supplémentaire.

— C'est précisément pour ça que je suis venue.

— Alors nous avons eu la même idée.

Ce « nous » avait résonné avec un naturel surprenant.

Adam sortit une feuille pliée de l'un de ses livres et la déploya sur la table. Il s'agissait du schéma d'une petite exposition que préparait la bibliothèque. On y avait indiqué le quartier, plusieurs points de repère caractéristiques et des lieux associés à des écrivains locaux.

— Cela fait des mois que j'essaie d'organiser quelque chose qui ferait sortir la littérature des rayonnages, expliqua-t-il. Je voudrais créer une carte littéraire de Podgórze. Pas seulement des lieux décrits dans les livres, mais aussi de ceux où les habitants retrouvent leurs propres histoires. La bibliothèque possède des archives d'enregistrements, de souvenirs et de vieilles photographies. Le problème, c'est que je n'ai personne capable de donner une forme visuelle à tout cela.

Je rapprochai la feuille.

— Autrement dit, tu as besoin d'une illustratrice.

— J'ai besoin de quelqu'un qui comprend qu'une carte peut montrer bien davantage qu'un itinéraire.

Il prononça ces mots calmement, sans chercher à m'impressionner. Pourtant, je ressentis une chaleur agréable que je n'avais aucune envie d'analyser.

— Et qu'est-ce qui te fait croire que j'aurai envie de travailler avec toi ?

— Je n'en suis pas certain.

— Bien.

— Mais j'ai un argument.

— Je t'écoute.

— Je peux te donner accès à des histoires que tu ne trouveras jamais sur Internet.

Je pensai à l'album sur lequel je travaillais depuis des mois. À ses parties manquantes. À quel point je voulais qu'il devienne autre chose qu'une collection de souvenirs esthétiques.

— Et qu'attends-tu en échange ?

Adam ne répondit pas immédiatement.

— Que les habitants ne deviennent pas de simples éléments décoratifs dans ton projet.

Je me raidis.

— Je ne traite pas les gens comme des éléments de décoration.

— Je n'ai pas dit que c'était le cas.

— C'est pourtant ce que j'ai entendu.

— Alors je me suis mal exprimé. Ce que je veux, c'est préserver leurs voix. Quand quelqu'un raconte son histoire, il doit savoir comment elle sera utilisée. Et avoir la possibilité de refuser.

Je posai mon crayon.

— Je demande toujours l'autorisation.

— Je te crois. Mais je tiens à ce que nous en fassions une règle de collaboration, pas quelque chose qui dépende de la bonne volonté d'une seule personne.

Je l'observai plus attentivement.

Il ne cherchait pas à me convaincre avec un sourire. Il ne renonçait pas non plus à sa position. Il était courtois, mais ferme, d'une manière qui m'agaçait autant qu'elle suscitait mon respect.

— Je ne te laisserai pas prendre le contrôle de mes illustrations, déclarai-je.

— Ce n'est pas ce que je te demande.

— Et je ne préparerai pas un projet qui sera ensuite remanié par une commission de la bibliothèque.

— Je ne veux pas de commission. Je veux qu'on discute.

— Une discussion peut durer plus longtemps qu'une commission.

— Tout dépend de la personne avec laquelle tu discutes.

Nous restâmes silencieux quelques instants.

C'est alors que je remarquai qu'Adam avait les yeux très clairs. J'aurais été incapable d'en définir la couleur, car elle changeait avec la lumière, mais sa façon de regarder était bien plus intéressante que leur teinte. Il ne détournait pas les yeux lorsque nous étions en désaccord.

— J'ai mon propre calendrier, finis-je par dire. Et des engagements que je ne peux pas déplacer.

— Je comprends.

— Ce n'est pas une excuse.

— Je ne l'ai pas pris pour une excuse.

Mon téléphone vibra dans ma poche. Marta.

Il me faut ta réponse aujourd'hui pour Copenhague.

Je retournai l'écran.

Adam le remarqua, mais ne posa aucune question.

— Combien de temps te faudrait-il pour ce projet ? demandai-je.

— J'aimerais préparer une première version en six semaines. Ensuite, nous pourrions décider si nous voulons développer la carte.

Six semaines.

Plus longtemps que je ne devrais m'autoriser à m'engager dans quelque chose de nouveau.

— Cela représente beaucoup de travail.

— Oui.

— Et tu supposes que je vais le faire gratuitement ?

Cette fois, il éclata de rire.

— Non. La bibliothèque dispose d'un petit budget pour la conception graphique. Je n'ai aucune intention de t'insulter en te proposant de travailler en échange de visibilité.

— C'est déjà un bon début.

Il sortit un carnet et nota quelques informations. Son écriture était petite, légèrement inclinée, avec une façon particulière de tracer la lettre « g ».

— Je t'enverrai le périmètre du projet et les conditions financières. Tu pourras décider tranquillement.

— Je n'ai pas encore ton numéro.

— C'est vrai que cela complique quelque peu notre correspondance.

Il me tendit son téléphone pour que j'y saisisse mes coordonnées. Je le fis en essayant d'ignorer le plaisir absurde que me procurait un geste aussi ordinaire.

Lorsque je lui rendis l'appareil, nos doigts se frôlèrent brièvement. Aucun de nous n'eut de mouvement brusque ni ne transforma ce contact en événement particulier. Pourtant, je remarquai qu'Adam regardait ma main pendant un instant.

— Luiza Dąbek, lut-il. C'est un bon nom pour une illustratrice.

— Pourquoi ?

— Court. Précis. Difficile à confondre avec autre chose.

— Et Wilga ?

— Apparemment, ce nom m'oblige à chanter comme un loriot. Cela fait trente-neuf ans que je déçois les gens.

— Alors nous avons un point commun. Moi, je déçois mes clients quand je refuse de dessiner des tasses de café souriantes.

Notre conversation fut interrompue par une femme âgée qui s'approcha de la table avec une liasse de photographies.

— Monsieur Adam, je vous ai apporté les photos que vous m'aviez demandées.

Adam se leva aussitôt.

— Madame Helena, merci beaucoup. Asseyez-vous, si vous avez un moment.

La femme me regarda avec curiosité.

— Et qui est cette jeune femme ?

— Voici Luiza. Elle va peut-être nous aider à montrer Podgórze d'une manière entièrement nouvelle.

Je ne le corrigeai pas.

Madame Helena étala les photographies d'une ancienne rue, d'un magasin aujourd'hui disparu et d'une cour avec un banc en bois. Elle raconta les histoires des gens qui avaient vécu là autrefois, tandis qu'Adam l'écoutait avec autant d'attention que si chacune d'elles avait eu la même importance que les livres rangés derrière lui.

Lorsque la femme évoqua son mari, qui lui apportait chaque jour des fleurs du marché, sa voix trembla légèrement. Adam n'essaya pas de combler le silence. Il attendit qu'elle décide elle-même si elle voulait poursuivre.

C'est alors que je compris pourquoi l'accord des habitants lui tenait tant à cœur.

Il ne s'agissait pas seulement de principes professionnels.

Il considérait les souvenirs des autres comme des choses précieuses qui lui avaient été confiées.

Après le départ de madame Helena, je regardai de nouveau les photographies.

— J'ai envie d'essayer, dis-je.

Adam leva les yeux.

— Vraiment ?

— Mais à mes conditions. Je préparerai d'abord une proposition de concept. Je ne m'engagerai pas sur l'ensemble du projet avant d'avoir vu les documents et le contrat.

— C'est honnête.

— Et aucune modification de mes illustrations sans en discuter avec moi.

— D'accord.

— Si je considère que quelque chose ne fonctionne pas, je le dirai franchement.

Le coin de sa bouche tressaillit.

— Ça, je crois que je l'avais déjà compris.

Je me levai en rassemblant mes croquis. J'avais l'impression d'avoir passé à la bibliothèque bien plus de temps que prévu. Dehors, une pluie fine commençait à tomber.

Adam m'accompagna jusqu'à la porte.

— Luiza ?

Je me retournai.

— Merci d'être venue.

Une phrase toute simple. Aucun jeu.

— Tu ne sais pas encore si tu ne vas pas le regretter.

— C'est vrai.

— Tu n'as pourtant pas l'air inquiet.

— Certains risques me semblent mériter d'être pris.

Pendant quelques instants, nous nous regardâmes en silence. Je ne savais pas s'il parlait du projet. Je soupçonnais qu'il n'avait pas non plus l'intention de le préciser.

Je sortis dans la rue et ne pris mon téléphone qu'après avoir parcouru une dizaine de mètres.

Marta m'appela de nouveau.

— Luiza, il faut qu'on prenne une décision, lança-t-elle sans même me saluer. Les organisateurs ont besoin d'une confirmation.

Je regardai la bibliothèque à travers la vitre humide de l'abribus.

— Je pars à Copenhague, répondis-je.

Prononcer ces mots m'apporta un véritable soulagement. Cette occasion était la mienne, le fruit de longues années de décisions prises en toute indépendance, et je n'avais aucune intention de la laisser passer simplement parce que je venais de rencontrer un homme intéressant.

— Parfait. Je confirme donc la résidence. Je t'enverrai les détails par mail.

Elle raccrocha.

Quelques instants plus tard, je reçus un message d'Adam.

Je t'envoie une première description du projet. Si tu en as toujours envie, je te propose d'en discuter demain. Et je te promets de ne pas critiquer tes nez.

Je souris.

Je répondis avant d'avoir eu le temps d'analyser toutes les conséquences possibles.

Demain, ça me va. Mais je te préviens, mes nez ne sont pas négociables.

Sa réponse arriva presque immédiatement.

Dans ce cas, nous commencerons par les sujets difficiles.

Je rangeai mon téléphone au moment où le tramway arrivait.

Devant moi, il y avait un départ, un nouveau projet et un homme qui, en seulement deux rencontres, avait réussi à

remettre en question davantage de mes habitudes que quiconque au cours de l'année précédente.

Je n'avais pas l'intention de modifier mes projets.

Mais j'avais envie de voir ce qui se passerait le lendemain.